

STEFANOPOULOU Maria, *Athos, le forestier*, Ed. Cambourakis (trad. Grec 2015), 2019

Depuis les années 2012, suite à la crise financière de 2008 qui avait étouffé la démocratie grecque, précarisé la classe moyenne, mis à mal la jeunesse en quête de travail et reporté le poids de l'économie familiale sur les mères et grand-mères, la littérature autochtone, de même que l'art en général, se sont mis à déferler sur l'ensemble du territoire, y compris les îles, soulevant sur sa vague l'affirmation de l'identité d'un peuple meurtri, humilié. On oublie que, de l'Antiquité à nos jours, le peuple hellène, de la métropole ou de la diaspora, sous les imperiums successifs romain, ottoman, nazi, bolchévique, a su sauvegarder, cultiver le lien identitaire fort de sa culture, de sa langue, en partie grâce à la religion puisque le Grec lit le Nouveau Testament dans le texte original. C'est ainsi que fleurit, avec cette nouvelle crise parmi tant d'autres déjà traversées, une nouvelle génération d'écrivains si bien enracinés dans leur identité que leur écriture s'articule entre l'héritage des Anciens et les défis de l'aujourd'hui. Souvent avec une réussite qui s'affranchit par l'humour très spécifique d'une subtile auto-dérision où se mêlent nostalgie, tendresse, sensibilité vibratoire de la culture antique et simplicité de la vie de tous les jours. *Athos le Forestier* se situe dans ce moule identitaire et salvateur à une nuance près : la culture antique bruisse comme une musique de fond partout présente mais difficilement audible, la référence essentielle étant les brutalités de l'occupation nazie et de la guerre civile qui suivit. Là où *Maria Stefanopoulo*, dont cette première œuvre est saluée par le prix de l'Académie d'Athènes, rejoint la tradition des classiques, c'est dans le mélange typique des grandes aspirations de l'âme humaine – son inexprimable besoin de sens, de justice, d'amour –, et de la réalité de la vie au quotidien, le tout sublimé dans une dynamique fictionnelle qui donne le frisson. Là où, à notre avis, l'auteur montre son talent sous la forme de « progrès à venir », c'est dans l'enchevêtrement du scénario qui touche au fouillis et la complication d'une phraséologie parfois tarabiscotée. C'est probablement le défaut d'une expression grecque qui peut paraître parfois bavarde ou prolix, c'est assurément le défaut d'une traduction qui n'est pas à la hauteur. Qui veut connaître le frisson de l'âme humaine déchirée par la tragédie d'une existence où se côtoient les valeurs et les misères de la vie, et se plonger dans une version actuelle de la Tragédie grecque, aura assurément de l'émotion au sens propre, *sera remué d'un bout à l'autre*. Mais il lui faudra de l'indulgence, et certes on en a toujours pour la Grèce, n'est-ce pas ?

Jean-Marie Brandt, 11 février 2021